

Chapitre II

LAISSEZ-VOUS MENER PAR L'AMOUR

Introduction

Nous avons vu la dernière fois comment la bonté de notre agir dépendait essentiellement de la bonté de notre cœur. Nous allons continuer notre réflexion en essayant de voir comment, en définitive, notre agir doit se déployer à partir de notre union à Dieu.

1. Nos actions comme fruits d'une union

« **Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte beaucoup de fruit car hors de moi vous ne pouvez rien faire** » (Jn 15, 5). Ces paroles du Christ nous aident à mieux comprendre en quel sens et de quelle manière nos actions doivent jaillir d'un cœur rempli d'amour. En réalité, ce qui assure radicalement la bonté, la fécondité profonde de nos actions, c'est notre union à Dieu¹. En dehors de cette union, nous ne pouvons rien faire de bon pour le salut, nous ne pouvons porter aucun « fruit qui demeure » (cf. Jn 15, 15), aucun fruit qui « demeure en vie éternelle » (cf. Jn 6, 27). En vérité, ultimement, notre cœur est bon dans la mesure où il est uni à Dieu qui « seul est bon » (Mt 19, 17). Dans cette perspective, l'image de l'arbre et du fruit doit être relue à l'intérieur de l'image d'une union qui produit un fruit de vie d'une manière semblable à l'union de l'époux et de l'épouse ou encore de la semence et de la terre².

¹ « Ceux qui traitent de choses rustiques et champêtres assurent que si l'on écrit quelque mot sur une amande bien entière et qu'on la remette dans son noyau, le pliant et serrant bien proprement et le plantant ainsi, tout le fruit de l'arbre qui en viendra se trouvera écrit et gravé du même mot. Pour moi, Philothée, je n'ai jamais pu approuver la méthode de ceux qui pour réformer l'homme commencent par l'extérieur, par les contenance, par les habits, par les cheveux. Il me semble au contraire qu'il faut commencer par l'intérieur : *Convertissez-vous à moi*, dit Dieu, *de tout votre cœur* (cf. Jl 2, 12) ; *Mon enfant, donne moi ton cœur* (cf. Pr 23, 26) ; car aussi le cœur étant la source des actions, elles sont telles qu'il est. L'époux divin invitant l'âme, *Mets-moi*, dit-il, *comme un cachet sur ton cœur, comme un cachet sur ton bras*. (cf. Ct 8, 6). Oui vraiment, car **quiconque a Jésus-Christ en son cœur, il l'a bientôt après en toutes ses actions extérieures**. C'est pourquoi, chère Philothée, j'ai voulu avant toutes choses graver et inscrire sur votre cœur ce mot saint et sacré : Vive Jésus ! assuré que je suis qu'après cela, votre vie, laquelle vient de votre cœur comme un amandier de son noyau, produira toutes ses actions qui sont des fruits, écrites et gravées du même mot de salut, et que, comme ce doux Jésus vivra dedans votre cœur, il vivra aussi en tous vos déportements et paraîtra en vos yeux, en votre bouche, en vos mains, voire en vos cheveux (...) » (Saint François de Sales, *Introduction la vie dévote*, III, XXIII).

² Ces deux symbolismes étant très proches l'un de l'autre comme le montre Is 62, 4 : « Mais on t'appellera : « Mon plaisir est en elle » et ta terre : « Épousée ». Car le Seigneur trouvera en toi son plaisir, et ta terre sera épousée. » L'image peut être aussi celle de la pluie qui rend la terre féconde : « En effet lorsqu'une terre a bu la pluie venue souvent sur elle, et qu'elle produit des plantes utiles à ceux-là mêmes pour qui elle est cultivée, elle reçoit de Dieu une bénédiction. Mais celle qui porte des épines et

L'action est le fruit d'un enfantement³. L'Écriture ne cesse de nous le dire de multiples manières. C'est ainsi que, selon Isaïe, le jour où Dieu « aura pitié » de Jérusalem, qu'il « l'unira à Lui » « comme à la femme de sa jeunesse qui aurait été répudiée » (cf. Is 54, 6-7), alors « les jours de mon peuple égaleront les jours des arbres, et mes élus useront ce que leurs mains ont fabriqué. Ils ne peineront pas en vain, ils n'enfanteront pas pour la terreur, mais ils seront une race bénie du Seigneur, et leur descendance avec eux » (Is 65, 22-23). Ils n'auront plus à dire : « Comme la femme enceinte à l'heure de l'enfantement souffre et crie dans ses douleurs, ainsi étions-nous devant ta face, Seigneur. **Nous avons conçu, nous avons souffert, mais c'était pour enfanter du vent** : nous n'avons pas donné le salut à la terre » (Is 26, 17-18).

« Car malheur à qui méprise sagesse et discipline : vaine est leur espérance, **sans utilité leurs fatigues, sans profit leurs œuvres** ; leurs femmes sont insensées, pervers leurs enfants, maudite leur postérité ! Heureuse la femme stérile qui est sans tache, celle qui n'a pas connu d'union coupable ; car elle aura du fruit à la visite des âmes. Heureux encore l'eunuque dont la main ne commet pas de forfait (...) Car le fruit de labeurs honnêtes est plein de gloire (...) Mais les enfants d'adultères n'atteindront pas leur maturité, la postérité issue d'une union illégitime disparaîtra (...) » (Sg 3, 11-16). Le péché, comme toute action, s'accomplit aussi à l'intérieur d'un processus d'enfantement, mais quand on pèche, c'est pour « enfanter du vent ». Pécher, c'est accomplir une « œuvre stérile » (cf. Ép 5, 11) et même, à terme, une œuvre de mort car « le salaire du péché, c'est la mort » (cf. Rm 6, 23). L'âme qui consent à « la convoitise qui l'attire et le leurre », qui cède à « la séduction du péché » au lieu de rester fidèle à son Créateur, commet l'adultère, et « la postérité issue d'une union illégitime disparaîtra » car « **la convoitise, ayant conçu, donne naissance au péché, et le péché, parvenu à son terme, enfante la mort** » (Jc 1, 15).

Dieu est Amour et son Amour est un Amour fécond. Il nous a créés à son image, capables d'agir pour que nous puissions donner la vie ou, plus exactement, participer à sa fécondité en « travaillant aux œuvres de Dieu » (cf. Jn 6, 28), en collaborant avec Lui sachant que « ni celui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, mais celui qui donne la croissance : Dieu » (1 Co 3, 7). Notre fécondité vient de Dieu comme la fécondité du « sarment » vient de « la vigne ». « Je suis comme un cyprès verdoyant, **c'est de moi que vient ton fruit**. Qui est sage pour comprendre ces choses, intelligent pour les connaître ? » (Os 14, 9-10). Ainsi nous pouvons dire en vérité : « Seigneur, tu nous assures la paix, et même toutes nos œuvres tu les accomplis pour nous » (Is 26, 12). Il nous faut apprendre à vivre nos actions dans cette lumière.

des ronces est réprouvée et bien proche d'être maudite. Elle finira par être brûlée » (He 6, 7-8 ; cf. Is 55, 10)

³ Aussi bien dans le langage biblique, « enfant » est-il souvent utilisé pour dire « œuvre » comme le montre la comparaison entre Mt 11, 19 : « Et justice a été rendu à la Sagesse par ses œuvres » et Lc 7, 35 : « Et la Sagesse a été justifiée par tous ses enfants ».

2. Demeurer dans une passivité aimante

"C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et **sa grâce à mon égard n'a pas été stérile**. Loin de là, **j'ai travaillé plus qu'eux tous : oh ! Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi** » (1 Co 15, 10). C'est la grâce qui nous garde unis à Dieu, c'est d'elle qui découle immédiatement la charité par laquelle nous demeurons en Dieu. Que signifie, au niveau de notre manière d'agir, laisser la grâce de Dieu travailler « avec nous » ? Comment peut s'opérer ce mystérieux travail de conception et d'enfantement qui fait de nos œuvres des œuvres de Dieu, des « œuvres faites en Dieu » ? L'expression de saint Paul « non pas moi mais la grâce de Dieu avec moi » est ici éclairante : nous sommes faits pour agir en « étant agis », pour nous mouvoir en « étant mus » au sens où saint Paul dira : « Ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi » (Ga 2, 20) et où le Christ dit lui-même : « Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même : mais le Père demeurant en moi fait ses œuvres » (Jn 14, 10). L'image qui s'impose ici est celle du serviteur qui se laisse mener, qui « ne peut rien faire de lui-même » (cf. Jn 5, 19).

À l'origine de toute action féconde – comme cela l'a été pour la visitation de la Vierge à sa cousine Élisabeth⁴ – il y un « fiat », un abandon total et inconditionnel à Dieu. Ce fiat ne peut être que celui d'une foi d'amour, d'une foi rendue parfaite par la charité. C'est l'amour et l'amour seul qui, en nous gardant unis à Dieu dans la paix, nous donne de demeurer dans cet abandon, cette « **dépendance** essentielle du véritable amour », cette « **passivité aimante, essentielle à l'union d'amour** »⁵. Dans toutes nos actions, ce qui compte d'abord, ce qui compte « seulement » comme « l'unique nécessaire » (cf. Lc 10, 42), c'est "**la foi opérant par la charité** » (cf. Ga 5, 6). Dans cette foi aimante, celle du tout-petit contre sa mère, nous nous livrons nous-mêmes entièrement à Dieu dans une confiance absolue et un abandon total qui laisse toute liberté à la grâce de Dieu de travailler « avec nous » selon ses pensées et ses voies qui « ne sont pas les nôtres » (cf. Is 55, 8). Ainsi Dieu « peut par la puissance (de sa grâce) qui opère en nous faire infiniment au-delà de ce que nous pouvons demander ou concevoir » (cf. Ép 3, 20). « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera lui aussi les œuvres que je fais et il en fera même de plus grandes » (cf. Jn 14, 12).

Ce que Dieu veut faire à travers nous par sa grâce qui opère en nous va toujours « infiniment au-delà de ce que nous pouvons demander ou concevoir ». Le bon fruit que nous portons de par notre union à Dieu est toujours plus que ce que nous aurions pu vouloir faire de nous-mêmes. C'est la raison pour laquelle **l'union** dont Dieu a besoin pour « travailler avec nous » comme un artiste avec son instrument⁶ **ne peut**

⁴ La visitation demeure le modèle d'un acte d'amour fécond, c'est-à-dire en définitive qui donne Dieu aux autres.

⁵ Père Thomas Philippe, *La vie cachée de Marie*, chap. II, L'humilité et la docilité de Marie, Éd. L'Arche-La Ferme 1974, p. 46.

⁶ C'est l'image qu'utilise saint Thomas d'Aquin : « L'esprit de l'homme n'est pas mû par le Saint-Esprit sans lui être uni de quelque manière, comme l'instrument n'est pas mû par l'artiste si ce n'est au moyen d'un contact ou d'un autre mode d'union. Or la première union de l'homme à Dieu se fait par la foi, l'espérance et la charité. C'est pourquoi ces vertus sont présupposées aux dons : elles sont comme

être qu'une union d'amour dans un abandon, une remise totale de nous-mêmes⁷. Pour que nous œuvres soient parfaites d'une fécondité divine, il nous faut demeurer dans le sein du Père comme le tout-petit contre sa mère : « Non, mais je tiens mon âme égale et silencieuse ; mon âme est en moi comme un enfant, comme un petit enfant contre sa mère » (Ps 130, 2). De même que nul ne peut rentrer dans le Royaume de Dieu s'il ne redevient comme un petit enfant, de même nul ne peut faire ses œuvres en Dieu s'il ne se laisse pas mener comme un tout petit enfant. Le processus d'enfantement se réalise à l'intérieur de cet emprise de l'Amour divin qui veut nous pénétrer et nous envelopper entièrement comme l'amour d'une mère enveloppe son tout-petit : nous agissons alors non « de nous-mêmes » mais « sous l'emprise de l'Esprit » selon l'expression de saint Paul : « Vous, vous n'êtes pas sous l'emprise de la chair mais **sous l'emprise de l'Esprit**, puisque l'Esprit de Dieu habite en vous. (...) En effet, **tous ceux qu'anime l'Esprit de Dieu sont fils de Dieu** » (cf. Rm 8, 9.14).

3. Se laisser mouvoir par l'Amour divin

« Or je vous dis : **laissez-vous mener par l'Esprit** et vous ne risquerez pas de satisfaire la convoitise charnelle. Or la chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair ; il y a entre eux antagonisme si bien que vous ne faites pas ce que vous voudriez. Mais si l'Esprit vous anime, vous n'êtes pas sous la Loi » (Ga 5, 16-18). Nous pouvons nous demander ici comment les facultés de l'âme – à commencer par notre intelligence et notre volonté – peuvent-elles être mues par l'Esprit, comment peuvent-elles s'exercer « sous l'emprise de l'Esprit » ? Comme nous l'avons vu, c'est l'amour qui nous conduit à un abandon, une remise totale de nous-mêmes à Dieu. D'une manière plus précise, nous pouvons dire avec la tradition de l'Église que la charité « s'épanche » (cf. Ph 1, 9), se prolonge en **les sept dons de l'Esprit par lesquels l'homme est disposé à être mu par Dieu** dans une union plus immédiate et plus totale, « à subir promptement l'impulsion de l'inspiration divine » puisque « tout ce qui est mu doit nécessairement être proportionné à ce qui le meut »⁸.

Les sept dons de l'Esprit dérivent tous de la charité si bien que « celui qui a la charité a tous les dons du Saint-Esprit et qu'on ne peut en avoir aucun sans la charité »⁹. Ils en découlent immédiatement comme la manière concrète dont la charité nous fait entrer au niveau de nos facultés dans cette passivité aimante essentielle à l'union d'amour. Les dons de l'Esprit découlent de la charité en tant qu'elle tend –

les racines des dons. De là vient que tous les dons se rapportent à ces trois vertus ; ils en sont pour ainsi dire des dérivations » (S. T., II, I, q. 68, a. 4)

⁷ C'est ainsi qu'argumente saint Thomas d'Aquin pour montrer la nécessité des dons de l'Esprit pour notre salut : « ... pour les choses qui sont soumises à la raison humaine, c'est-à-dire en rapport avec la fin qui lui est connaturelle, l'homme peut agir par le jugement de la raison. (...) Mais dans l'ordination à la fin ultime surnaturelle, à laquelle la raison meut selon qu'elle est quelque peu imparfaitement formée par les vertus théologales, cette motion de la raison ne suffit pas si l'instinct et l'impulsion supérieure de l'Esprit Saint n'intervient pas, selon saint Paul (Rm 8, 14.17) : “Ceux qui sont menés par l'Esprit de Dieu sont fils et donc héritiers de Dieu” » (S. T., II, I, q. 68, a. 2).

⁸ Saint Thomas d'Aquin, *Summa theologiae*, II, I, q. 68, a. 1.

⁹ *Ibid.*, a. 5.

comme une force unitive – à réaliser effectivement cette union d'amour totale et immédiate avec Dieu, union intime sans laquelle Dieu ne saurait nous mener comme Il le veut. Autrement dit, les dons de l'Esprit nous disposent à être mus par Dieu en tant d'abord qu'ils permettent à la charité de réaliser cette union totale au niveau de nos facultés. **Nos facultés étant toutes « abandonnées »**, livrées à Dieu dans leurs exercices, **elles peuvent laisser s'opérer ce processus d'enfantement** de l'action à partir de l'union de notre cœur à Dieu dans la docilité à l'Esprit. L'action concrète – l'attitude, le geste, la parole justes – vient alors naturellement comme un fruit mûr, comme d'elle-même, sans que l'on puisse « savoir comment »¹⁰ (cf. Mc 4, 27).

« **Veillez et priez pour ne pas entrer en tentation** : l'esprit est ardent, mais la chair est faible » (Mt 26, 41). Quand bien même nous demeurerions toujours en état de grâce, si la charité n'est pas en acte, éveillée en nous par la prière du cœur, si nous ne sommes pas effectivement tout tournés de cœur et d'esprit vers Dieu, si « nos cœurs s'appesantissent dans la débauche, l'ivrognerie, les soucis de la vie » (cf. Lc 21, 34), nous ne pourrions pas vivre selon les dons de l'Esprit : la charité ne peut alors en effet s'épanouir, se prolonger en eux. En réalité, comme nous pouvons le comprendre à partir de la première partie de ce cours, il y a toute une purification nécessaire¹¹ pour que nous puissions vivre habituellement sous le régime des dons de l'Esprit. Ce qui nous intéresse dans le cadre de cette deuxième partie, c'est de voir comment, alors que nous ne sommes pas encore entièrement libérés de notre moi, nous pouvons malgré tout nous disposer dans notre manière d'agir de telle manière que l'Esprit puisse nous mouvoir au travers de ses sept dons dans l'amour.

4. « Recherche la paix, poursuis-la... »

« Réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur, je le dis encore, réjouissez-vous. Que votre sérénité¹² soit connue de tous les hommes. Le Seigneur est proche. N'entretenez aucun souci ; mais en tout besoin recourez à l'oraison et la prière, pénétrées d'action de grâces, pour présenter vos requêtes à Dieu. Alors **la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, gardera vos cœurs et vos pensées dans le Christ Jésus** » (Ph 4, 7). Si nous voulons que nos actions puissent être effectivement le fruit de notre union à Dieu, la première chose sur laquelle nous devons veiller¹³ est la paix intérieure. « Que rien ne nous trouble ». Comme dit le psalmiste : « Recherche la paix, poursuis-la ». Ou encore comme l'enseigne saint Paul, puisque « le règne de Dieu (...) est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint (...), poursuivons donc ce qui favorise la paix (...) » (cf.

¹⁰ « Et tu diras dans ton cœur : « Qui m'a enfanté ceux-ci ? J'étais privée d'enfants et stérile, exilée et rejetée, et ceux-ci qui les a élevés ? » (Is 49, 21).

¹¹ Celle dont parle le Père Thomas Philippe quand il montre qu'« après toutes les purifications passives, tous les dépouillements de la raison, de l'imagination et de la mémoire, après la mort du moi, ou plutôt intimement lié à la mort du moi, il y a véritablement une nouvelle naissance, qui fait retrouver dans une confiance totale, et dans un abandon absolu, l'attitude d'amour du tout-petit vis-à-vis de sa mère » (*op. cit.*, chap. I, La vie de grâce, une nouvelle naissance, p. 33).

¹² On peut traduire aussi par modération ou patience.

¹³ Veillons « sur notre cœur » (cf. Pr 4, 23) en veillant d'abord sur notre paix.

Rm 14, 17-19). C'est la paix en effet, premier fruit de l'union divine avec la joie¹⁴ (cf. Ga 5, 22), qui peut seule « garder notre cœur et nos pensées dans le Christ », c'est-à-dire dans cette communion, cet abandon à Dieu. L'Esprit Saint ne peut librement nous mener que dans la paix, que dans la mesure où notre cœur repose en Dieu comme celui du tout-petit contre sa mère.

D'une autre manière, on peut dire que Dieu est la Paix même et que tout trouble en notre âme nous éloigne de Lui, ne Le laisse pas « opérer en nous » (cf. Ép 3, 20) comme Il le voudrait. C'est la raison pour laquelle, comme le fait remarquer le Qohélet, « **le calme évite de grands péchés** » (10, 4). Et chaque fois que nous avons agi précipitamment en cédant à l'inquiétude ou à la peur, nous pouvons au fond de notre cœur entendre le Seigneur nous dire : « **Dans la conversion et le calme était votre salut, dans la sérénité et la confiance était votre force**, mais vous n'avez pas voulu ! » (Is 30, 15). L'inquiétude, la peur sont la source en nous de nombreux péchés¹⁵ ou du moins d'actions rendus stériles alors même que nous étions portés par une bonne intention. On comprend mieux ici le reproche de Jésus à Marthe : « Marthe, Marthe, tu te soucies et t'agites pour beaucoup de choses ; pourtant il en faut peu, une seule même » (Lc 10, 41-42). Marthe, en te pressant comme cela, tu perd du temps pour l'amour. Tu crois faire les choses par amour mais tu ne les fais pas « dans l'amour » (cf. 1 Co 16, 14), en demeurant dans l'union d'amour à Dieu. Tu « t'inquiètes » et en t'inquiétant tu agis de toi-même, tu « t'agites » et ton agitation ne laisse pas l'amour divin régner en toi sur toutes tes facultés et te mouvoir librement.

¹⁴ Nous l'avons vu, la paix suppose une certaine joie – ce qui fait dire à saint Paul : « Réjouissez-vous dans le Seigneur » –, mais cette joie peut demeurer quasiment imperceptible, ce qui ne doit pas nous empêcher de garder le sourire.

¹⁵ On peut reprendre ici l'enseignement de saint François de Sales : « L'inquiétude n'est pas une simple tentation, mais une source de laquelle et par laquelle plusieurs tentations arrivent (...). L'inquiétude est le plus grand mal qui arrive en l'âme, excepté le péché ; car, comme les séditions et troubles intérieurs d'une république la ruinent entièrement et l'empêchent qu'elle puisse résister à l'étranger, ainsi notre cœur étant troublé et inquiet en soi-même perd la force de maintenir les vertus qu'il avait acquises, et quant le moyen de résister aux tentations de l'ennemi, lequel fait alors toutes sortes d'efforts pour pêcher, comme l'on dit, en eau trouble. L'inquiétude provient d'un désir déréglé d'être délivré du mal que l'on sent, ou d'acquérir le bien que l'on espère ; et néanmoins il n'y a rien qui empire plus le mal et qui éloigne plus le bien, que l'inquiétude et l'empressement. Les oiseaux demeurent pris dans les filets et lacs parce que s'y trouvant engagés ils se débattent et remuent déréglément pour en sortir, ce que faisant ils s'enveloppent toujours tant plus. Quand donc vous serez pressée du désir d'être délivrée de quelque mal ou de parvenir à quelque bien, avant toute chose mettez votre esprit en repos et tranquillité, faites rasseoir votre jugement et votre volonté, et puis tout bellement et doucement, pourchassez l'issue de votre désir, prenant par ordre les moyens qui seront convenables ; et quand je dis tout bellement, je ne veux pas dire négligemment, mais sans empressement, trouble et inquiétude ; autrement en lieu d'avoir l'effet de votre désir vous gâterez tout et vous embarraserez plus fort. (...) Ne permettez pas à vos désirs, pour petits qu'ils soient et de petite importance, qu'ils vous inquiètent (...). Quand vous sentirez arriver l'inquiétude, recommandez-vous à Dieu et résolvez-vous de ne rien faire du tout de ce que votre désir requiert de vous que l'inquiétude ne soit totalement passée, sinon que ce fût chose qui ne se pût différer ; et alors il faut, avec un doux et tranquille effort, retenir le courant de votre désir, l'attendant et modérant tant qu'il vous sera possible, et sur cela, faire la chose non selon votre désir mais selon la raison » (*op. cit.*, IV, chap. XI).

Savoir semer, puis récolter

Tes actions n'étant pas le fruit de l'amour, elles demeurent stériles divinement parlant, elles ne peuvent répandre mon amour dans le monde¹⁶.

¹⁶ Alors que Marie, elle, comme le commente la petite Thérèse « paraissant ne rien donner, donne bien plus que Marthe (...) », « car une âme embrasée d'amour ne peut rester inactive (...) » (Ms C, 36r°).